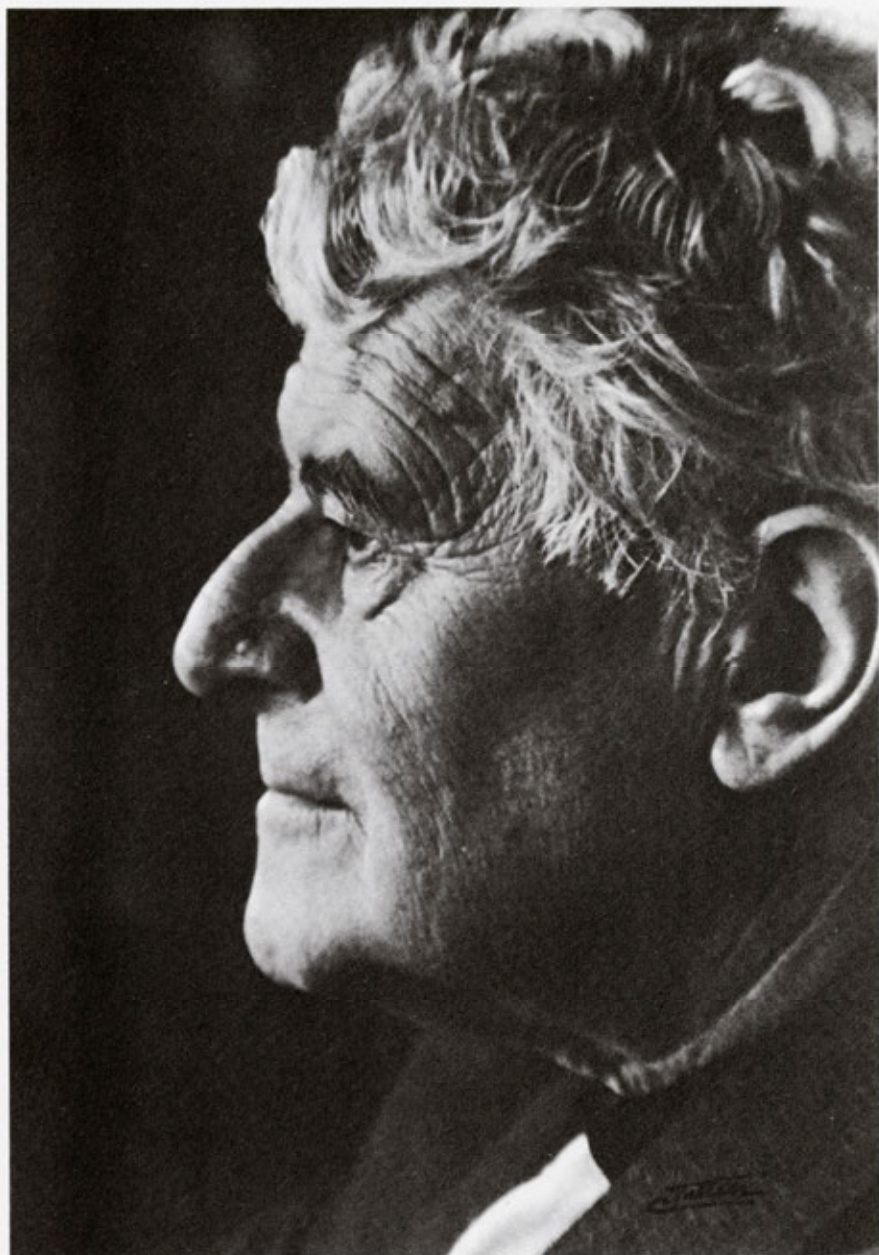


Norge



NORGE A L'ÂGE DE 70 ANS. Photo prise à l'occasion d'un retour à Bruxelles. Collection Lucienne et Jean Mogin, Bruxelles.

Norge, de son vrai nom GEORGES MOGIN, est né à Bruxelles, d'une famille d'origine française descendant d'émigrés huguenots. Mais il est Wallon par sa famille maternelle qui vivait en Hainaut et il figure dans cette Histoire des

lettres en Wallonie parce qu'il l'a souhaité. Son appartement de la rue du Musée fut, de nombreuses années durant, un lieu de rencontres et de vie littéraire très animé. En 1955, il s'installa comme antiquaire à Saint-Paul de

Vence. Il a été le premier lauréat du Prix littéraire belgo-canadien. Il a reçu le Grand Prix quinquennal du Gouvernement belge et, il y a quelques années, la 'Plume d'Or', à la Foire internationale du Livre, à Nice.

Déjà en 1958, un de nos grands écrivains, Robert Vivier, faisait judicieusement remarquer que 'après 1918, nous assistons à un phénomène dont les résultats ne sont pas encore épuisés et qu'on pourrait appeler la relève wallonne. Pour ne parler que de poésie, à l'âge éclatant des Verhaeren, des Maeterlinck, des Van Lerberghe et des Elskamp, succédera la génération de Thiry, de Périer, de Plisnier...' Si, Mockel mis à part, la Belgique littéraire, à l'heure du symbolisme, a surtout vibré aux rythmes des grands poètes flamands de culture française, il en ira tout autrement après la première guerre mondiale.

On peut sans grand risque d'erreur affirmer que, lorsque le temps aura procédé aux indispensables déchantations, trois noms de poètes se détacheront, dont l'originalité créatrice a tout particulièrement marqué la poésie française au cours du dernier demi-siècle: ceux de Michaux, Norge et Thiry. Ils appartiennent à la même génération; Michaux est né à Namur en 1899, Norge, à Bruxelles en 1898 et Thiry, à Charleroi, en 1897. Tous trois allaient faire leur entrée en littérature à peu près simultanément. Les *vingt-sept poèmes incertains* de Norge paraissent en 1923 comme *Les rêves de la Jambe*, de Michaux, tandis que Marcel Thiry nous révélera *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, en 1924. Tous trois s'inscrivent dans cette grande lignée de poètes qui, de Rutebeuf à Prévert et à Queneau en passant par Villon, La Fontaine, Jarry et Desnos, ont contribué à donner à la poésie française ses lettres de noblesse.

C'est Louis Aragon qui dans le *Journal d'une poésie nationale* a écrit que Norge était 'peut-être l'un des plus grands poètes vivants.'

Rien de plus malaisé que de vouloir cerner Norge et tenter de le situer en quelques lignes, tant il est multiple, tant son talent polymorphe nous assaille, nous interroge, nous étonne ou nous charme dans ses registres diversifiés. Une fois achevée la lecture d'un recueil, on croit avoir

appréhendé le poète; des connivences mystérieuses se sont nouées entre lui et son lecteur. A la lecture d'un autre livre, c'est un autre Norge qui se révèle, se dévoile, s'affirme et nous sollicite dans un tout autre espace poétique.

Une phrase de Norge, mise en exergue par Jean Mambrino à l'article qu'il lui a consacré, nous aide à situer le poète:

Ma recherche est l'homme. Le voici traqué de mots, charmé de phrases, lourd et séduit de son fardeau de mots, comme ceux-là qui revenaient de la Terre Promise portant à bâton d'épaules une grappe géante. Le poids de la soif et celui de la beauté.

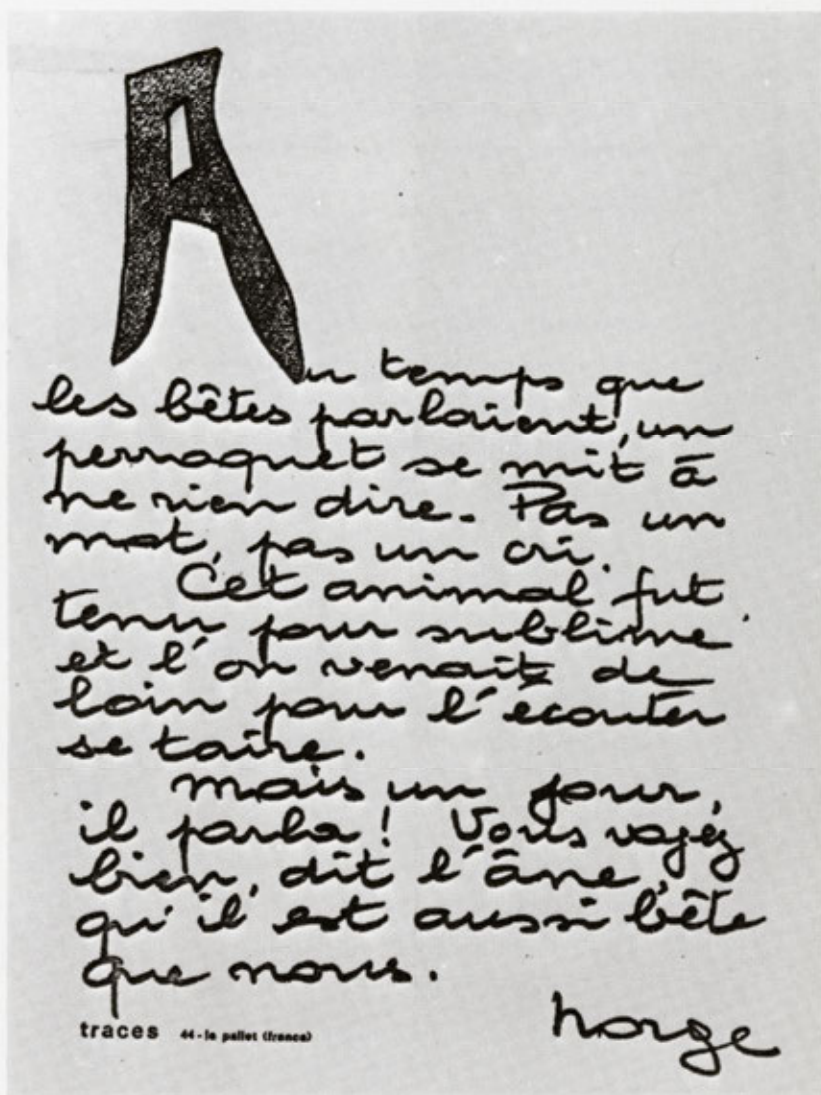
C'est Norge encore qui, interrogé par la radio, disait:

La poésie pour moi, c'est la mise en personne de l'homme par le langage.

Dans quelque vingt-cinq recueils que Norge nous a donnés de 1923 à 1973, chez différents éditeurs belges et surtout étrangers, il n'en est aucun qui laisse indifférent, aucun qui ne nous interpelle d'une manière ou d'une autre, qui ne nous révèle telle facette de son talent, de sa personnalité, de son écriture. S'il fallait absolument opérer une sélection, ce qu'à Dieu ne plaise, l'on devrait incontestablement retenir: *Le Sourire d'Icare* (1936), *Joie aux âmes* (1941), *La Langue verte* (1954), *Le Vin profond* (1968), *Les Oignons et caetera* (1971).

Ce qui frappe, c'est la diversité de l'inspiration et la diversité de l'écriture qui caractérisent l'œuvre de Norge dans ses contradictions apparentes, dans ses tensions profondes. Norge est un grand vivant, assoiffé de vie, amoureux de la vie des êtres, des choses quotidiennes. Norge est désinvolte, il manie l'humour noir, l'ironie mordante jusqu'à la cruauté. Norge exultant, explosant, enthousiaste, chez qui l'on découvre sans cesse la joie de vivre et le bonheur d'être vivant. Norge dont l'ironie cruelle se retire et s'efface pour céder la place à la chaleur humaine qui devient parfois pudique tendresse. C'est un épicurien à l'écoute du monde et des hommes, de ce monde qu'il perçoit par tous les sens et qu'il transmute, alchimiste du verbe, en poésie, une poésie où l'homme est omniprésent, dont il est l'alpha et l'oméga. Et cet homme est confronté à son mystère, non en termes de concepts, mais au

REPRODUCTION D'UN
TEXTE MANUSCRIT DE
NORGE. Collection Lucienne
et Jean Mogin, Bruxelles.



travers des réalités concrètes et charnelles:

*'J'ai des mains pour toucher l'écorce, le gazon, le sein,
la chevelure, et je chante la terre'.*

(Le Vin profond).

Ou encore:

*'Nous sommes le verbe et l'oreille dont l'un
ne peut rien sans l'autre. Nous sommes l'amour
et la chair dont l'un ne peut rien sans l'autre'.*

*'Nous sommes la semence et le champ dont l'un
ne peut rien sans l'autre. Nous sommes le pain
et le vin. Nous sommes la terre et le ciel'.*

(Le Vin profond).

Mais par-delà ce monde qu'il aime, ce monde de possession qu'il dissèque d'un scalpel acéré et rigoureux, Norge est toujours en quête de l'homme qu'il scrute pour le mieux connaître; tel qu'il est, parfois pour l'aimer, pour le peser en terme de destin. Norge est un agnostique travaillé, sinon par le goût et la tentation, à tout le moins par l'attrait, la curiosité du mystère:

*'Plus moyen de marcher candidement dans notre ga-
laxie!*

*Nous savons qu'il n'y a rien à savoir et nous avons
rage de savoir'.*

Ou encore, toujours dans *Le Vin profond*:

'Tout finirait par aller bien quand même si l'infini ne s'entêtait à fourrer son nez partout comme une sale épidémie. Le choléra me grignote mon petit lopin déjà si difficile à croire. Et mon plumeau tourne à vide au milieu des étoiles.'

Norge est un merveilleux artisan du verbe; il éprouve la saveur pulpeuse des mots, il les manie comme des objets amis, comme des choses familières. Il les ajuste, les malaxe, les imbrique:

'Avec les mots, il faut s'attendre sans cesse à des miracles.'

(*La Langue verte*).

Ses mots sont souvent ceux de tous les jours, encore que Norge n'hésite pas, artisan astucieux, à forger ceux que son inspiration sollicite pour coller mieux à ce qui doit être dit. Leur emploi assure l'interpénétration du concret et de l'abstrait, du rêve et de la réalité, créant ainsi la dimension poétique par le jeu d'images qui chantent sous le regard et qui enchantent l'oreille, l'intelligence ou le cœur. Il en résulte une écriture merveilleusement protéiforme. Ici, elle se coule dans des versets de longueurs variées dont le rythme épouse parfaitement la pensée. Là, nous trouvons des mètres très différenciés où l'impair abonde; du vers de

quatre syllabes à l'alexandrin (ce dernier assez rare), il est vrai, car son balancement classique ne s'accorde que rarement à la fantaisie prime-sautière de l'écrivain qui structure ses poèmes avec une étonnante liberté.

Il n'hésite pas à manier chansons ou comptines, fables ou proverbes ou à recourir aux rythmes syncopés s'ils répondent aux réquisitions d'un jaillissement créateur.

Norge est en état de communion permanente et profonde avec l'univers dans lequel il se meut et qu'il ne cesse d'appréhender par les antennes de ses sens toujours en éveil:

*'Non, je ne suis pas du troupeau
Des dévorés, des comestibles;
Les dents me germent sur la peau,
A moi de happer l'invisible'*

(*Les Quatre Vérités*).

Et cette soif de possession toujours inassouvie nous vaut une œuvre exemplaire:

'Si bien que dans l'espace très peuplé qui s'étend du doute à la foi, de la ferveur à l'imprécation, de l'obéissance à la révolte, de l'ironie à la gravité, du renoncement à l'espérance ou si l'on veut, du rire aux larmes, se dessine finalement la figure d'une poésie où n'est éludée aucune source d'inspiration.'

(*Le vin profond*).

Jean REMICHE

Alexis Curvers

Alexis Curvers occupe dans les lettres belges une place bien particulière. Peut-être parce que l'œuvre de ce Liégeois appartient d'ores et déjà à l'universel. Rien de 'régionaliste' en lui, même si l'on peut reconnaître, au passage, un lieu ou une ville qui nous sont familiers. Ainsi Liège dans *Printemps chez des ombres*. Mais la cité, avec ses odeurs de jardin et d'herbe fraîche, est déjà celle de la légende.

Universel, Alexis Curvers l'est par ses thèmes: l'homme déraciné à la recherche de son identité et de son âme, la religion, ferment d'angoisse et d'extase, l'art qui seul, peut-être, justifie la

vie. Ses personnages croient à la 'puissance cachée des paroles'. Et c'est pourquoi, peut-être, ils vivent comme dans l'attente d'une révélation, percevant, à travers les événements les plus ordinaires, une part infime de ce mystère qui est lié à toute existence.

Quand, en 1937, paraît son premier roman, *Bourg-le-Rond*, écrit en collaboration avec Jean Sarrazin (Jean Hubaux de son vrai nom), Alexis Curvers a trente et un ans. Il est professeur et a déjà enseigné, notamment au Lycée grec d'Alexandrie. Depuis cinq ans, il est le mari de Marie Delcourt.